



RENCONTRE AVEC FABIEN COUTAREL Université Blaise Pascal, Clermont Ferrant 2, UFR STAPS

Q : Comment as-tu rencontré l'ergonomie ?

Au début de mes années universitaires, sorti d'un bac général scientifique, je me projetais sur une carrière de professeur d'éducation physique et sportive. Mes résultats « honorables » jusqu'en maîtrise STAPS (en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives), ainsi que les conseils d'un enseignant chercheur, m'ont progressivement conduit à imaginer poursuivre mes études. Je suis alors parti à Bordeaux suivre un DEA de Psychologie, puis un doctorat en ergonomie. C'est à Bordeaux, dans le cadre du Département d'Ergonomie dirigé par François Daniellou que j'ai pu finalement obtenir mon premier poste de Maître de conférences en Ergonomie.

J'ai donc rencontré l'ergonomie par hasard. Présent lors de mon audition à l'Ecole Doctorale des Sciences Humaines et Sociales de Bordeaux pour l'obtention d'une allocation de recherche, F. Daniellou m'a entendu puis contacté. Il disposait d'un financement fléché pour un doctorat en ergonomie et le candidat pour lequel ce dossier avait été construit avait entre temps accepté une autre offre d'emploi. C'est aujourd'hui un brillant consultant en ergonomie.

J'ai donc échangé avec François Daniellou par téléphone dans un premier temps : lui ne m'ayant entendu que 10 minutes sur un sujet de DEA qui traitait des relations entre intentionnalités des conducteurs et distances de sécurité dans le cadre de la conduite automobile ; et moi, ne connaissant strictement rien de l'ergonomie. Je ne mesurais absolument pas ce que représentait François Daniellou pour la communauté. Je l'ai découvert par la suite.

Nous avons ainsi pris le pari (le risque ?) d'un projet de doctorat en ergonomie, qui, vu d'aujourd'hui, me paraît totalement inconsideré (il faudra que je pense à demander à François Daniellou ce qu'il en pense). Et finalement, cela a fonctionné : j'ai accroché à l'ergonomie, j'ai

suivi lors de ma première année de thèse la grande majorité des cours de DESS et de DU d'ergonomie. J'étais un peu un nomade qui se déplaçait entre les cours et les enjeux de la thèse. Je me souviens d'ailleurs du jour de mon arrivée au Département d'Ergonomie, un lundi matin de décembre alors que je devais assister au cours du DU : ce fut un peu un rendez-vous manqué. En effet, nous avions calé cela avec François Daniellou au téléphone. Il n'était pas là ce matin-là, la secrétaire n'était pas au courant, et Christian Martin qui faisait cours ne l'était pas non plus. Il m'a néanmoins accueilli, l'air dubitatif... J'ai vécu mes premières journées de Bordeaux sur la Pratique de l'Ergonomie et j'ai été très marqué de la bienveillance générale et du plaisir de chacun à se retrouver au sein de cette petite communauté de gens bizarres qui disent travailler en regardant les autres travailler...

Vers le mois d'avril suivant, est parvenue une demande d'intervention ergonomique qui constituera finalement mon principal terrain de thèse. Il s'agissait d'accompagner un projet de conception d'un atelier de découpe d'un abattoir de canards gras dans le sud-ouest de la France. Cette intervention fut conduite avec Bernard Dugué et François Daniellou. C'est durant cette première année de thèse que tout s'est vraiment joué. Les rencontres citées mais également celles de Jacques Escouteloup et Christian Martin, et celle de Johann Petit alors compère doctorant partageant son bureau avec moi, ont toutes été décisives. Au-delà de ses qualités professionnelles, j'ai rencontré une équipe accueillante et sympathique, ce qui fut très aidant pour l'exilé clermontois qui osait un tel pari. Je dois énormément à l'accueil et l'accompagnement professionnel et humain reçu à Bordeaux durant les 8 années que j'y ai passées. On peut se dire aujourd'hui que mon parcours est linéaire et cohérent : premières années universitaires dans le champ pluridisciplinaire de

l'analyse des activités physiques et de l'intervention éducative, un DEA de psychologie, puis un doctorat d'ergonomie en 3 ans et demi, pour un universitaire qui travaille finalement sur les Troubles Musculo-Squelettiques d'origine professionnelle et les risques psychosociaux... Mon parcours ne fut donc finalement pas aussi linéaire et cohérent au moment de ces choix successifs qu'il ne pourrait paraître maintenant, a posteriori. Si tout cela revêt une certaine cohérence à la fin, elle n'en reste pas moins le produit chanceux d'opportunités transformées. Ce qui est par contre resté constant, c'est mon intérêt pour l'enseignement, initialement construit à travers plusieurs années d'enseignement du tennis. Je crois que les conditions du travail universitaire d'aujourd'hui supposent effectivement un vif engagement pédagogique.

Q : Que retiens-tu de la découverte du terrain par l'intervention ergonomique lors de ta première année de thèse ?

Ma rencontre avec l'intervention ergonomique s'est finalement déroulée de manière privilégiée : après quelques semaines de cours, au sein d'une équipe d'ergonomes et d'intervenants expérimentés et après quelques expériences de recherche préalables me permettant de vivre le terrain à travers une nouvelle posture. Ce n'est effectivement par le terrain en soi qui fut nouveau : j'avais eu l'occasion avant cela de contribuer à des recherches en laboratoire ou hors laboratoire.

Ce qui fut vraiment différent, c'est la posture de l'ergonome chercheur, dont le projet épistémologique ne domine pas son engagement social. Mes expériences antérieures hors laboratoire faisaient du terrain un milieu d'expérimentations, précédées d'hypothèses et de méthodes, où le terrain acquiert finalement le statut d'un laboratoire plus écologique. Avec l'intervention ergonomique, la perspective était pour le moins équilibrée, si ce n'est inversée : des travailleurs en chair et en os nous faisaient sentir quotidiennement leurs attentes vis-à-vis de leurs futures situations de travail.

Si la question de recherche ne devient pas secondaire, elle n'est pas non plus première : la thématique et les méthodes se précisent en même temps que la réponse à la demande sociale se construit au plus près des enjeux du travail. Cela m'a beaucoup marqué : être en prise directe avec les conditions du travail des autres génère certes une pression importante (on ne dort pas toujours tranquille), mais favorise grandement la construction de sens pour l'activité professionnelle en question.

Pour le reste, je peux dire que le milieu des abattoirs m'avait été décrit comme un milieu difficile : cadences, bruit, odeurs, mise à mort des animaux, sang, etc. J'y ai découvert des personnes très chaleureuses et très attachantes, des opérateurs à la direction.

Q : Quelles sont les autres activités auxquelles tu as participées avec l'équipe de Bordeaux ?

En termes de recherches et d'intervention, j'ai pu participer à différents projets dont les principaux sont les suivants :

- Elaboration en 2004 d'un document pour l'INRS et la filière viande de boucherie afin de préparer la rédaction d'un guide à l'évaluation des risques professionnels dans les abattoirs de gros animaux ;
- Diagnostic ergonomique du fonctionnement d'une maison d'accueil spécialisée en 2005 sur financement d'un service de santé au travail ;
- Contribution au projet « Prévention durable des TMS » entre 2004 et 2007, financé par la Direction Générale du Travail ;
- Conduite de projet pour la réhabilitation d'un bâtiment d'un centre de formation en 2006-2007 ;
- Etude sur les conditions de travail des gaveurs de canards pour la MSA des Landes,
- Formation CHS dans un centre de formation, 2005-2006 ;
- Intervention dans une entreprise de transport et de tri de colis aériens entre 2005 et 2007 en partenariat avec l'ANACT et l'ARACT Ile de France.

Je poursuis actuellement deux projets initiés à

Bordeaux :

- Projet ANR « Epid-Ergo-Action » sur les relations entre Epidémiologie et Ergonomie pour l'action en faveur de la prévention des TMS. Ce projet, sur 2006-2010, explore plus particulièrement l'intérêt de l'ergonomie pour l'élaboration des questionnaires épidémiologiques destinés à sonder les relations santé-travail d'une part, et l'intérêt de l'épidémiologie pour l'évaluation des effets des interventions ergonomiques d'autre part. Les partenaires sont l'Inserm (Unité 687, Villejuif), le Laboratoire d'Ergonomie et d'Epidémiologie en Santé au Travail du CHU d'Angers, le Laboratoire d'Ergonomie et de Biomécanique de l'Institut National de Recherche sur la Sécurité (INRS, Nancy), l'Institut National de Veille Sanitaire et Laboratoire Cognition et Facteurs Humains de l'Université Bordeaux II. Les collègues impliqués sont épidémiologistes, médecins du travail, statisticiens et ergonomes. Les débats épistémologiques sont très enrichissants (et ont été parfois difficiles...).
- Projet ANR « MEDTRATMS » : Pratique de l'intervention en santé et travail des médecins du travail dans la prévention des TMS en entreprise. Le médecin du travail est au cœur du dispositif de prévention des atteintes à la santé au travail en France. L'épidémie des TMS (environ 65 % des maladies professionnelles reconnues en France) reflète l'échec de la prise en charge de la question par notre société. Le projet, sur 2007-2011, vise à comprendre d'une part les freins et contraintes, et d'autre part les leviers et les ressources de développement de l'activité des médecins du travail face à la question des TMS. Les partenaires du projet sont : le Laboratoire Pacte (Université Grenoble), l'équipe de Clinique de l'Activité du CRTD du CNAM Paris, l'Institut Universitaire de Médecine du Travail de Lyon 1, le Laboratoire Santé, Travail, Environnement (ISPED, Bordeaux) et le Laboratoire Cognition et Facteurs Humains de l'Université Bordeaux II. Sont réunis des médecins du travail, des sociologues, des psychologues du travail et des ergonomes.

Ces différents projets m'ont permis de développer des collaborations variées et pluridisciplinaires très riches. J'ai pu effectuer un séjour d'un mois à l'Université du Surrey (Royaume-Uni) dans le laboratoire dirigé par Peter Buckle. J'ai également développé des collaborations de travail avec le Canada et plus précisément l'Université du Québec à Montréal, l'Université Laval ou l'IRSST. Les collaborations les plus suivies se font avec Nicole Vézina ou encore Diane Berthelette. C'est enfin lorsque j'étais encore à Bordeaux que je me suis investi d'une part dans le Groupe de Recherche Francophone sur les TMS, dont l'activité la plus connue est l'organisation tous les 3 ans d'un congrès, et d'autre part au sein du Collège des Enseignants Chercheurs en Ergonomie (CE2).

L'intégration du conseil scientifique des Journées de Bordeaux est aussi une étape marquante. Contribuer de l'intérieur à faire vivre cet événement est toujours très enrichissant.

En ce qui concerne les enseignements, dès ma deuxième année de thèse, j'ai commencé à intégrer l'équipe pédagogique du département d'ergonomie. Mes contributions sont évidemment restées modestes, mais j'ai ainsi pu entrer progressivement dans la logique de gestion d'un master universitaire et vivre de l'intérieur son fonctionnement quotidien, les étapes et enjeux qui en jalonnent l'existence.

Au-delà du master et du DU, j'ai pu développer des enseignements d'ergonomie dans des cursus de psychologie, STAPS, ou encore kinésithérapie.

Enfin, nous avons mis en place une formation continue « Conduite de projet en ergonomie et TMS » qui connaît un certain succès depuis maintenant plusieurs années.

Q : Quel est ton point de vue sur l'évolution des étudiants en Master, et des Masters eux-mêmes ?

Je n'ai pas le recul d'autres collègues ayant de nombreuses années d'expérience pour répondre à cette question. Je ne peux donc que reprendre des éléments d'analyse que je parta-

ge mais qui ne sont pas miens au départ.

Je crois qu'il est indéniable que le public de master a changé, principalement dans les structures dont la fonction est d'accueillir majoritairement un public en formation initiale. L'ergonomie devient une voie attrayante pour des étudiants en formation initiale à l'Université. La médiatisation grandissante des questions de santé au travail et l'explosion au niveau national des offres de formation y contribuent. Les promotions de master sont donc probablement moins portées que par le passé par des acteurs ayant eu une vie professionnelle préalable, et pour qui l'ergonomie s'est construite progressivement comme une alternative évidente mue par un engagement viscéral.

Aujourd'hui, on ne vient plus nécessairement à l'ergonomie par vocation ou par un engagement profond dans le cadre des luttes sociales. Maintenant, il arrive dans l'ergonomie des personnes, comme moi, qui ont rencontré l'ergonomie dans leurs études en formation initiale, des étudiants qui accrochent à l'ergonomie, partagent ses valeurs et arrivent en master sans avoir vécu l'engagement social de leurs prédécesseurs. Nous assistons à un vrai basculement : je ne dirais pas que les étudiants arrivent maintenant en master d'ergonomie comme ils auraient pu tomber ailleurs, par hasard, mais leur expérience du monde du travail est rarement grande et leur engagement nécessairement moins profond. Cela change considérablement les choses quand il s'agit de construire avec eux une année de formation dont le résultat final n'est pas sans lien avec la nature et l'intensité de leur propre engagement. Les étudiants d'aujourd'hui ne sont pas selon moi plus distraits ou moins matures qu'avant : je ne crois pas en tous les cas que nous ayons là une explication suffisante, même s'il ne s'agit pas non plus de nier des évolutions sociétales évidentes (recul de l'âge d'entrée sur le marché du travail, changement des rapports individus-travail, etc.). Je crois qu'une part importante du diagnostic réside dans l'évolution de la discipline elle-même, et l'intérêt de voir les choses ainsi réside dans le fait que cela ouvre des perspectives, que cela donne prise

aux initiatives. Car, face à l'autre aspect du diagnostic, nous sommes relativement impuissants collectivement.

Je ne crois pas non plus qu'il faille regretter cette évolution, dans la mesure où elle est le reflet de la percée sociétale et universitaire de la discipline. Tous ceux qui y ont œuvré avant aujourd'hui ont donc remarquablement travaillé. Il s'agit aujourd'hui de prendre le virage en évitant les impasses ou des fossés. En la matière, le risque n'est pas tant du côté des caractéristiques du public – les enseignants d'ergonomie trouveront les montages et contenus pédagogiques associés, ils feront comme les autres. Le risque me paraît être du côté institutionnel, universitaire et scientifique. Une série de questions se posent, peut-être pas toutes nouvelles, mais certainement très vives actuellement :

- Comment rentrer dans les standards des formations académiques tout en conservant nos spécificités identitaires ? Comment élaborer des Master 1 cohérents, bien que partagés et donc négociés avec une ou plusieurs autres disciplines ?
- Comment préserver un contenu de formation commun à la recherche quand le master recherche dit injustement « national » (CNAM, Paris V, Paris VIII et Bordeaux II) disparaît au profit de stratégies plus locales, impulsées par des volontés ministérielles et régionales ?
- Comment favoriser une évaluation honnête des activités d'enseignement et de recherche des individus mais également des structures en permettant aux enseignants chercheurs en ergonomie de publier sans systématiquement adopter les standards dits scientifiques qui ne collent pas avec toutes les pratiques et tous les objets de recherche ?
- Comment favoriser la persistance d'une diversité constitutive de l'ergonomie qu'il faudrait également construire comme une richesse plus que de la décrier comme un écueil ?
- Comment ne plus perdre de postes de Maîtres de Conférences faute de candidats qui soient à la hauteur des CV de leurs concurrents d'autres disciplines ?

- Comment favoriser la rédaction d'Habilitation à Diriger des Recherches (HDR) de plus de Maîtres de Conférences, qui pourraient ensuite eux-mêmes encadrer des doctorants et accéder à des postes de Professeur des Universités ?
- Comment répondre aux invitations de plus en plus nombreuses d'intégrer l'ergonomie aux parcours de formation universitaire en Licence, avant le Master ?

Toutes ces questions sont quotidiennes pour les universitaires, et probablement déterminantes pour la discipline et le métier.

Le Collège des Enseignants Chercheurs en Ergonomie se mobilise énormément (à la hauteur de ses forces) pour tenter d'organiser des réponses sérieuses à ces enjeux. Tout n'est cependant pas entre ses mains. Par exemple, comment inciter des étudiants de master brillants à poursuivre sur un parcours doctoral quand : d'une part, ce parcours est long, incertain, peu rémunéré, précaire, et qu'il ne garantit rien au bout, et que, d'autre part, ces étudiants peuvent gagner beaucoup plus tout de suite s'ils vont dans le privé ?

Je pense profondément qu'il ne s'agit pas de questions de chercheurs ou d'universitaires exclusivement. Ce sont des questions pour tout un métier, celui d'ergonome, quelles que soient les espaces professionnels dans lesquels les ergonomes évoluent, même si le virage ne se présente pas pour tous au même moment, l'université se situant peut-être en tête du processus. Répondre à la question « comment les différents espaces professionnels se structurent et pourraient se soutenir mutuellement ? » constituerait certainement une voie de développement. La Self peut jouer un rôle central sur ce plan par exemple.

Q : Peux-tu nous parler de ta décision de revenir à Clermont Ferrand et de ta première année sur place ?

Ce fut une décision difficile à prendre professionnellement et qui est venue avec le temps. La décision importante fut avant tout celle de quit-

ter Bordeaux, en septembre 2007. J'y ai laissé des collègues et des amis précieux, de la famille aussi que je n'ai connue qu'en venant à Bordeaux. Mais après 8 années de vie séparée et du fait de la complexité et de l'incertitude de nos carrières professionnelles, je n'ai pas pu ne pas saisir une opportunité de me rapprocher de ma compagne. J'en ai parlé avec François Daniellou presque un an avant, pour permettre à l'équipe de se retourner, et, je l'avoue, pour avoir son approbation aussi. Evidemment, il m'a donné son soutien entier, comme les autres collègues.

Cette année-là, deux postes ouverts m'intéressaient :

- Le CNAM à Paris auprès de Pierre Falzon a constitué au départ et longtemps la principale piste pour moi. Le prestige de la structure, son histoire pour l'ergonomie, les rapports très amicaux déjà construits avec certains collègues parisiens du CNAM et des universités parisiennes, représentaient des atouts importants, associés au fait que ma compagne était elle-même en poste à Paris.
- Il y avait aussi un poste ouvert à Clermont-Ferrand, en Anthropologie Cognitive des Pratiques Corporelles, à l'UFR STAPS où j'avais suivi mes premières années universitaires. J'imaginai très faible la possibilité d'y être recruté, pour des raisons évidentes de profil, mais ne pas candidater était impossible compte tenu de nos attachements communs à la région, et du projet embryonnaire d'un développement de l'ergonomie à Clermont-Ferrand que cette opportunité avait progressivement initié.

J'ai probablement bénéficié cette année-là du déficit de candidatures évoqué précédemment d'une part, et de négociations souterraines dont je ne connais aujourd'hui pas encore tous les ressorts d'autre part. J'ai eu le privilège de pouvoir faire un choix. Le choix des attaches régionales l'a emporté et ma compagne a pu me rejoindre 8 mois plus tard.

L'aventure clermontoise est maintenant lancée à l'UFR STAPS. J'y ai retrouvé quelques amis, et des collaborations riches. Je suis à ma connais-

sance, le seul ergonomiste sur l'Université Blaise Pascal. Je ne me sens pas pour autant isolé : j'ai accepté des charges pédagogiques très lourdes au sein de la structure, et je crois bénéficier du crédit et de la confiance de la plupart de mes collaborateurs locaux ; je maintiens des liens forts avec Bordeaux et la communauté des ergonomistes plus généralement ; des projets nationaux sont en cours avec d'autres structures universitaires ; je collabore avec quelques ergonomistes consultants localement, ainsi que l'ARACT Auvergne. Les choses se mettent doucement en place.

Je perçois beaucoup d'attentes vis-à-vis de l'ergonomie. Faire les bons choix n'est pas toujours évident mais avoir à choisir reste un privilège. Les UFR STAPS ne bénéficient pas toujours d'une image sociale valorisante, mais ces représentations sont injustifiées : les parcours y sont sérieux et exigeants, ni plus ni moins qu'ailleurs. Me revient à ce sujet une anecdote : durant mes premiers mois à Bordeaux, je prenais la précaution de ne pas évoquer mon passé en STAPS. Je parlais du principe que l'évoquer trop tôt aurait pu rendre plus difficile mon intégration. Ce n'est qu'ensuite que je me suis rendu compte que cela constituait finalement un atout dans une équipe où 2 collègues avaient débuté leur carrière comme professeurs d'EPS et dans une discipline où la mobilisation corporelle tient une place importante.

Par leur construction, les STAPS bénéficient d'une richesse très précieuse à mon sens : se côtoient dans la même maison des compétences en physiologie, en biomécanique, en nutrition, en anatomie d'une part, et en anthropologie, en psychologie, en sociologie, en philosophie d'autre part. Cette pluridisciplinarité constitutive se traduit selon les lieux :

- soit par une hétérogénéité, voire un clivage, des intérêts et des pratiques de recherche. Elle constitue en ce sens une faiblesse à la fois au niveau de la recherche et au niveau des formations,
- soit par la possibilité de bâtir des projets de recherche et de formation qui bénéficient des éclairages de chacun, considérant alors que la

faiblesse réside alors dans des périmètres de réduction des questions trop importants. Même si toute lecture homogène ne pourrait relever que d'une forme d'hallucination plus ou moins collective, j'aurais tendance à dire qu'une majorité d'acteurs se situent dans la seconde alternative, à des degrés et selon des formes diversifiées. Du point de vue de l'ergonomie de l'activité, l'éventail des compétences présentes « sous la main » constitue un vrai atout. Le pari réside essentiellement dans le fait de construire la spécificité du travail comme un espace singulier, et donc où les connaissances établies concernant l'activité hors travail, notamment dans le champ des activités physiques et sportives, ne valent pas nécessairement et spontanément, sans précautions ou considérations supplémentaires. Mais le chemin est le même pour moi : comment positionner et ajuster les apports de l'ergonomie pour des formations visant des métiers autres. Nous tentons des choses, nous nous apprenons mutuellement. Après un an, je crois avoir une bien meilleure lecture de ces questions. Mon passé en STAPS m'y aide certainement.

Q : Comment imagines-tu la suite de ton activité à Clermont-Ferrand ?

En termes d'activités de recherche, l'ergonomie dispose d'atouts certains. Tout d'abord les problématiques de santé au travail qui bénéficient aujourd'hui d'un écho sociétal important. D'autre part, les conditions du travail de recherche des enseignants sont de plus en plus liées à l'obtention de financements attribués sur projets. L'ergonomie intéresse de nombreux milieux prêts à financer des travaux, des formes d'accompagnement, des formations... Cette situation « privilégiée » dans le champ des sciences humaines et sociales, mais aussi dans le paysage universitaire plus généralement, génère évidemment certaines velléités d'acteurs qui se découvrent une compétence dans notre champ, voire développent des programmes de formation dits « en ergonomie ». C'est un peu le revers de la médaille. Néanmoins et heureusement, des outils

existent aujourd'hui pour permettre de tenir un discours cohérent et clair en termes de positionnement : il existe des recommandations en termes de contenus de formation produits au niveau national et international, un titre d'Ergonome Européen attribué sur des critères précis de parcours, des supports reconnus de publication dans le champ. Tout cela donne des arguments objectifs non discutables et donc très utiles.

En termes de formation, je vois l'ergonomie à l'UFR STAPS et à l'Université Blaise Pascal selon deux options complémentaires :

- L'ergonomie peut contribuer à la formation à d'autres métiers : ses modèles de l'activité, du travail, du changement, de la santé, etc. constituent des ressources utiles à des formations souvent démunies sur ces enjeux. Il s'agit finalement d'anticiper avec eux une question qu'ils seront amenés à se poser plus tard quoi qu'il arrive : celle de leurs futures conditions de travail et celles de leurs collaborateurs. Le niveau d'avancement des étudiants dans ces parcours est également important : ces contenus me semblent vraiment fonctionner quand une projection professionnelle minimale des étudiants existe. En première ou en deuxième année, j'ai le sentiment que des contenus plus généraux (théories de l'activité humaine, dans le travail mais également en dehors, visant à dépasser le sens commun) fonctionnent mieux. Je n'y évoque finalement que peu l'ergonomie même si je ne fais que mobiliser des concepts auxquels elle se réfère en permanence.
- L'ergonomie peut constituer une filière de formation en tant que telle. Un DU d'Ergonomie a rapidement été créé avec quelques collaborations privilégiées. Il vise principalement la formation continue. On peut aussi imaginer à moyen terme un master. Ce serait évidemment un projet qui me mobiliserait mais qui nécessite d'être porté au niveau d'une composante. En ce sens, les choses sont nécessairement plus incertaines et supposent un processus de construction et d'arbitrage par rapport à des alternatives concurrentes. Il ne me revient pas de décider si cette voie est une stratégie inté-

ressante pour la composante. Cette dernière est légitime pour privilégier d'autres options. Ma posture est de servir le développement de la composante autant que celui de l'ergonomie. Heureusement, penser les deux comme étant liées ne va pas nécessairement de soi.

Cette deuxième option supposerait un élargissement des compétences d'encadrement en ergonomie. Pour le reste, beaucoup de compétences sont déjà présentes. Pour des raisons épistémologiques, théoriques et d'investigations empiriques, un rapprochement avec l'anthropologie me paraît avoir beaucoup de sens. D'illustres ergonomes comme A. Wisner ou J. Theureau ont déjà fait la démonstration de la pertinence de cette orientation. Ce serait aussi à ma connaissance une originalité dans le paysage des masters français en ergonomie, ainsi que sur la place clermontoise. D'autre part, des relations privilégiées me semblent également pouvoir être développées relativement facilement avec les sciences de la vie ou les sciences de gestion. Un tel projet de formation professionnalisante (donc en prise directe avec les critères des employeurs) supposerait nécessairement d'intégrer les recommandations du CE2 sur les masters et la possibilité de remplir les critères d'obtention du titre d'Ergonome Européen, dont on peut penser et souhaiter que l'influence en termes de structuration du métier va être grandissante dans les années à venir.

La multiplication au niveau national des formations à l'ergonomie impose de penser le vivier des étudiants potentiels de manière essentiellement locale. Cela ne peut se faire de manière viable que si une stratégie collective et précise se met en place au sein de la composante et de l'université.

Dans le champ des STAPS, il me semble que le contexte est également favorable pour plusieurs raisons :

- La Conférence des Directeurs des UFR STAPS (C3D), association qui organise nationalement la structuration du champ en termes de formation notamment, définit cinq filières de possibles. La dernière arrivée, après les 4 premières originelles (Education et Motricité,

Entraînement Sportif, Management du Sport et Activités Physiques Adaptées) est « ergonomie et performance ». C'est aussi la seule filière derrière laquelle n'existe strictement aucun contenu formalisé et accessible sur le site internet.

- Un travail en cours non finalisé au sein du CE2 montre que 18 diplômés universitaires en STAPS affichent explicitement « ergo » dans leur titre : 10 masters, 7 Licences, 1 DU. Les mentions les plus fréquentes sont : « Ingénierie et Ergonomie des Activités Physiques et Sportives », « Ergonomie du sport et performance motrice », « Ergonomie, biomécanique, motricité », « Ergonomie et conception de produit ». Ma lecture de la situation est que dans la très grande majorité des lieux concernés, l'ergonomie est associée à la biomécanique et à la physiologie appliquée (à la performance sportive, à la conception de postes de travail ou de produits).
- Le Conseil National Universitaire des STAPS (CNU 74) et l'Agence d'Évaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur (AERES) ont récemment produit une liste de revues qualifiantes, destinées à outiller l'évaluation des chercheurs et des laboratoires. Cette liste unique réunit des revues de champs très variés, reflet de la diversité des STAPS. Malgré l'existence dans cette liste de quelques revues importantes en ergonomie (@ctivités, Travail Humain, Applied Ergonomics), d'autres n'y figurent pas. De plus, aucune de ces revues n'est catégorisée dans un champ « ergonomie », qui d'ailleurs n'existe pas. Elles sont par exemple classées selon les cas en Sciences de l'Éducation ou dans une catégorie « pluridisciplinaire ».

On peut tirer trois types d'interprétation de ces constats :

1. Il existe une volonté collective au sein des STAPS, institutionnellement portée, de se positionner sur l'ergonomie ;
2. La structuration de se positionnement reste à faire ou est en cours de construction ;
3. L'opportunité est ouverte en STAPS à des équipes de recherche pluridisciplinaires. Cela est important pour la formation puisque tout

master devra être adossé à une équipe de recherche reconnue.

Cette lecture peut convier à un optimisme raisonnable pour l'avenir. Mais les choses restent à construire. Le CE2 peut avoir un rôle à jouer dans ce contexte.

Q : Justement, quel est ton rôle au sein du CE2 ?

Le CE2 vise à défendre et promouvoir la discipline dans le contexte universitaire français. Ses membres sont des enseignants chercheurs impliqués au plus près des dynamiques locales universitaires. Leur regroupement en association vise à favoriser leurs activités. Les deux types d'activités concernées relèvent essentiellement de la formation d'une part et de la recherche d'autre part. Pour cela, le bureau et les assemblées générales se donnent des missions. Devant le grand nombre de chantiers en cours, un fonctionnement par commissions impliquant les membres volontaires au-delà des membres du bureau se met actuellement en place. Ces chantiers concernent par exemple :

- La structuration de la présence de ses membres dans les instances importantes comme le Conseil National Universitaire, qui délivre les qualifications aux fonctions de Maître de Conférences et de Professeur des Universités. L'ergonomie est rattachée à la 16^e section du CNU (Psychologie). La prise en compte des spécificités de l'ergonomie dans l'évaluation des activités d'un enseignant chercheur est un enjeu important. Si je ne me trompe pas, 3 membres du CE2 contribuent directement aux activités du CNU 16 ;
- L'élaboration de recommandations de structuration des masters en ergonomie à destination des collègues et des institutions d'évaluation des programmes. Le texte produit est en ligne sur le site internet du CE2 ;
- La révision des critères de reconnaissance du titre d'Ergonome Européen, qui impacte directement le contenu des formations, ou, en le disant autrement, qui pourrait tenir compte de la manière dont les diplômés existants sont structurés ;

- L'élaboration d'une cartographie de la recherche et des formations en ergonomie en France ;
- Les relations avec l'International Ergonomics Association concernant le projet de certification au niveau international des formations ;
- La contribution à l'élaboration de la liste de revues qualifiantes de l'AERES : 5 membres du CE2 ont contribué à titre d'experts à un travail concernant la définition des supports de publications dont la qualité scientifique est reconnue par les instances d'évaluation des activités de recherche ;
- La mise en place d'un Observatoire des Evaluations et des Habilitations dans le champ de l'ergonomie (suivre au plus près les conditions et résultats des évaluations produites dans le champ de l'ergonomie au niveau des formations ou des laboratoires) ;
- Réflexion sur la formation à la recherche en lien avec la disparition progressive des masters recherche, le master professionnel pouvant déboucher directement sur un parcours doctoral. Comment proposer localement et nationalement une structuration de contenu qui entretienne une lisibilité générale de l'ergonomie au-delà des spécificités locales, en master mais aussi durant le parcours doctoral. Car, localement, dans chaque université, l'ergonomie sera trop petite pour que des contenus spécifiques puissent être proposés.
- Réflexion sur les conditions des enseignants chercheurs exerçant dans des structures ne visant pas la formation d'ergonomes : « l'ergonomie pour les non ergonomes ».

Ces différents projets concernent directement le CE2 mais pas de manière exclusive à chaque fois. Des collaborations avec d'autres structures du monde de l'ergonomie sont nécessaires et mises en place. La Self et Artee sont des partenaires depuis longtemps. Le RJCE (Réseau des Jeunes Chercheurs en Ergonomie) et le GDR «Psycho-Ergo» sont des structures avec lesquelles s'instaurent des relations actuellement. D'un point de vue personnel, et au-delà de mes fonctions de Trésorier de l'association, ma participation à ces diverses activités est extrêmement enrichissante.

Q : Quel est ton point de vue sur la SELF ?

Encore une fois, il s'agit d'une question sur laquelle je dispose de peu de recul. J'ai d'abord un point de vue de principe : je suis reconnaissant et respectueux des personnes qui s'investissent bénévolement dans des activités associatives. On peut ne pas être d'accord avec ce qui s'y fait. La manière de le dire devrait toujours être respectueuse. Ensuite, il faut s'investir soi-même. J'ai été marqué par des assemblées générales récentes où les prises de paroles me paraissaient parfois limites.

J'ai presque participé à tous les congrès SELF depuis que je suis dans le monde de l'ergonomie et c'est l'une des occasions pour rencontrer des collègues et retrouver la communauté ; on parle boulot mais pas seulement. J'ai toujours fait l'effort d'y communiquer même si cela ne compte rien pour nos évaluations. Ceci explique aussi probablement le fait que finalement assez peu d'enseignants chercheurs y sont présents.

Les travaux menés autour de l'histoire de l'ergonomie me semblent extraordinairement précieux. Je regrette que l'accès aux films ne soit pas facilité car ils constituent des supports pédagogiques incomparables, au moment où il n'est malheureusement plus possible de rencontrer et d'entendre certains des pionniers de l'ergonomie en France. J'aurais tendance à considérer qu'il s'agit d'une question très urgente.

Pour le reste, la SELF a probablement un rôle précieux à jouer dans un projet qui dresserait un paysage des associations relevant du monde de l'ergonomie, et dont le dynamisme me paraît remarquable. Une meilleure visibilité générale permettrait probablement de structurer des relations collaboratives qui rendraient chaque association plus efficace. La SELF doit jouer un rôle central dans un tel projet, tout en cherchant à comprendre les raisons qui ont conduit à ce que les initiatives, dont les associations sont le produit, se développent en dehors d'elle-même. Il ne s'agit évidemment pas de fondre les associations en une seule, quelle qu'elle soit, mais de favoriser aussi le sentiment d'appartenance à une même communauté.

Propos recueillis par Sandro de GASPARO